

*Kinshasa,  
la mégalopole sans cesse  
réinventée*

PIERRE JACQUEMOT /  
CHERCHEUR ASSOCIÉ À L'IRIS

NOVEMBRE 2011



# Kinshasa, la mégalopole sans cesse réinventée

PIERRE JACQUEMOT / CHERCHEUR ASSOCIÉ À L'IRIS

Beaucoup d'analyses sur la condition urbaine en Afrique soulignent la faillite de l'Etat aménageur d'espaces et pourvoyeur de services publics. A Kinshasa règne le non-planifié, le temporaire qui dure, le recyclé et la débrouille. Mais, malgré les vicissitudes de son histoire (ou à cause d'elles), la capitale de la RD Congo reste l'une des villes les plus inventives du monde.

Son énergie n'est pas rebelle à l'Etat, elle l'ignore puisqu'il se révèle impuissant. Déjà en 1985, l'écrivain Sony Labou Tansi évoquait cette pulsation urbaine : « Cette ville respire comme un cœur de bœuf. Elle commence à venir au monde. En retard mais au galop, elle vient. Kin Kiese ! » Quinze ans plus tard, un autre écrivain de talent, chroniqueur des dérives du quotidien, André Lye M. Yoka, remarquait qu'il est difficile de conclure sur cette ville : elle est toujours en soi une affaire à suivre ! « Chaque instant, chaque jour qui passent ne sont-ils pas des fragments de sociodrames, sinon des miracles ? ». Il est vrai que se mettre dans la position de l'observateur attentif et bienveillant apporte des surprises déroutantes, faites d'initiatives inouïes, et conduit à se convaincre d'une chose : dans leur misère, les Kinois « produisent » sans cesse leur ville. Et ils imposent de repenser la grille de lecture traditionnelle de la dynamique urbaine, en mettant en avant l'ingéniosité des ressources vitales du comment « vivre ensemble » confronté à toutes les situations hostiles.

## KINSHASA, LA VILLE-FLEUVE

Avec 14 millions d'habitants, Kinshasa devrait être en 2020, avec Le Caire et Lagos, la ville la plus peuplée d'Afrique. Sa croissance a été l'une des plus

puissantes du continent. À l'indépendance, en 1960, Léopoldville comptait 400 000 âmes, ce qui en faisait déjà la plus grande agglomération d'Afrique centrale. Dix ans plus tard, après que la ville eut reçu le nom de Kinshasa en 1966, sa population avait déjà franchi le cap du million, puis celui de 4 millions en 1990. Les estimations de 2009 se situent autour de 10 millions d'habitants. Selon les prévisions d'UN-Habitat, pendant la décennie 2010, la capitale congolaise, miroir des urbanisations culs-de-sac, accueillera 4 millions d'habitants supplémentaires. Un défi hallucinant.

### ÉVOLUTION DE LA POPULATION DE LÉOPOLDVILLE-KINSHASA

1920*	1600
1939	42 000
1947	126 000
1959	402 500
1970	1 323 000
1984	2 664 300
1994	4 655 000
2009	10 076 000

\* Commune de Léopoldville seulement.

Source de Saint-Moulin, 2010 et diverses estimations.

La ville s'étend sur une surface de 9 960 km<sup>2</sup> composée d'un grand plateau (Plateau du Kwango), d'une chaîne de collines (monts Ngaliema, Amba, Ngafula), d'une plaine et de marécages au bord du Pool Malebo. La plaine est la partie la plus peuplée et s'étend en forme de croissant de la baie de Ngaliema à l'Est jusqu'au plateau du Kwango à l'Ouest du Pool Malebo.

Avant d'être une mégapole en mouvement perpétuel,

Kinshasa est d'abord une ville-fleuve. Depuis le bâtiment qui abrite la direction du port, la vue est grandiose. Au loin, le Congo étale ses eaux bleutées dans l'immense Pool Malebo. A l'Ouest, un escalier géant de trente-deux cataractes d'écume, avec la plus importante d'entre elles, le « chaudron de l'enfer » d'où émergent de grandes roches noires, empêche de regagner la mer par bateau. Au pied du bâtiment, des embarcations rouillées, de vieux wagons abandonnés. Le quai défoncé est encombré d'épaves. Tout est brisé, les engins de manutention, les magasins de stockage... Tout est à refaire : dégager les épaves, draguer le port, consolider le quai, installer de nouvelles grues...

Plus loin se trouve le Beach Ngobila, le débarcadère. Le bac qui conduit à Brazzaville, la petite sœur d'en face, attend fébrilement d'être chargé à ras bord. Plus loin sont arrimés les trains de flottage des grumes ayant descendu le fleuve ; la grève des pêcheurs est une ruche à pinasses. Devant, on distingue le Beach de Brazzaville et à sa gauche des ports spécialisés dans des activités plus ou moins interlopes, dont la « main bleue », un nid de contrebandiers qui assuraient la traversée pendant les guerres civiles même quand les liaisons entre les deux villes jumelles étaient coupées.

Il existe un puissant syndicat qui profite de la réduction sur le prix de la traversée pour y régner en monopole. C'est celui des handicapés. Ils sont exemptés de droits de douane pour les marchandises qu'ils transportent, arrimées sur leur tricycle aménagé en version break de la chaise roulante, doté d'un pédalier à hauteur de poitrine et poussé par des bras forts, des « doublures », que les invalides louent pour se frayer un chemin et charger leurs marchandises, juchés sur leur chaise. Les Bamuela, les « êtres physiquement diminués, sujets à pitié », sont hissés par des hommes valides. Ils sont régulièrement chicotés par les policiers, sans doute pour les réintégrer de force dans l'humanité. Les

aides qui les accompagnent peuvent pousser mais ne peuvent pas porter les marchandises sinon elles seraient assujetties à la taxe. De Kinshasa, ils transportent du manioc enveloppé dans des feuilles de bananiers, des tomates, des piments, de l'huile de palme, du sucre. Au retour, ils ramènent des tissus wax Soso fabriqués en Asie, du bazin d'Afrique de l'Ouest, du savon, des bassines en émail et des pièces détachées. Un échange fondé sur la loi de Ricardo : chacun vend ce qu'il a en avantage relativement à l'autre.

Comme en face au Congo-B, il n'y a pas d'organisation équivalente défendant les intérêts des commerçants estropiés, le syndicat du Congo-K contrôle en maître tout ce petit commerce. Le doyen des handicapés, Axel Bosoma Isangwa, est le roi du Beach. La cour des miracles qui l'entoure l'appelle Armageddon, comme dans l'Apocalypse « la vengeance de Dieu ». Il tire son autorité d'avoir ravi l'exclusivité du marché fluvial aux grosses dames commerçantes, les *Sœurs ya poids*. Ce fut une belle lutte. Les éclopés l'ont gagnée parce qu'un millier d'entre eux avaient envahi en 1990 le camp militaire de la capitale, obligeant le maréchal Mobutu à leur concéder, en plus du demi-tarif entre Kinshasa et Brazzaville, la réduction des droits de douane. Cet avantage fut ensuite consacré par Kabila père qui reconnut l'existence de l'Union des personnes avec Handicaps pour des actions de développement (UPHAD).

Sur le quai, la foule en sueur se bouscule plus qu'elle n'avance pour monter sur le bac. Une fois qu'un demi millier de passagers est embarqué et entassé, l'embarcation gonflée quitte la berge pour une brève traversée. Au milieu du fleuve, dans les tourbillons de ses flots cuivrés, elle se déporte comme aimantée vers les rapides puis se redresse courageusement dans une courbe sinueuse. Mieux vaut ne pas savoir qu'un seul moteur sur les quatre est en état de marche !

## KINSHASA, LA SURVIE

Un-Habitat estime que 95% des Kinois, laissés pour compte, doivent assurer eux-mêmes les services minimums pour rendre viable leur quartier, pâtés de taudis admirables sous les palmiers rabougris. Dans cette urbanité lézardée, le peuple louvoie, courbe l'échine, taille le caillou, amortit les chocs, habitué des coups et des à-coups. Résignés, accablés par le souvenir des « pillages » de 1991 et de 1993 que de précédentes iniquités avaient provoqués, les Kinois savent qu'opposer la révolte face à l'injuste « crise » débouche invariablement sur des conséquences non seulement incalculables, mais plus désastreuses encore.

Les femmes veillent au grain. Elles sont la matrice nourricière de la ville en crise. Elles bousculent les hiérarchies machistes, sortant de l'arrière-cour où elles étaient consignées pour affronter le rude quotidien. La perte du pouvoir d'achat ronge le budget des ménages, celui du professeur comme celui du député. Les prix changent, mais aussi le kilo au gré des circonstances. Le kilo, cette unité de masse reconnue universellement, pèse à Kinshasa parfois moins de 1000 grammes. Celui d'hier n'est plus ce qu'il était. Le kilo de chinchard de l'année 2011 n'était que de 700 grammes. De même pour le pain qui avait perdu son poids en gardant son prix. Les balances utilisées sont dérégées ; une supercherie qui permet d'éviter la hausse des prix. Le Kinois paye le même prix mais pour une quantité moindre. Parmi les mesures qu'il préconise pour redresser le pays, le groupe « Cent tambours mille trompettes » a demandé au gouvernement le rétablissement du vrai kilogramme, celui qui ne change jamais que l'on soit à Brasilia, Pretoria, Paris ou Kinshasa.

L'habitat est le plus souvent de type maison individuelle sans étage, en dur et constitué de deux pièces sur une parcelle de quelques dizaines de mètres carrées, le plus souvent cultivée, ce qui donne à la ville l'aspect d'un jardin. L'électricité et

l'eau sont distribuées de façon inégale dans la ville. Beaucoup de quartiers de la capitale sont totalement privés d'eau potable. De nombreux Kinois font encore des kilomètres avec leurs récipients jaunes à la recherche de la précieuse denrée. La situation résulte de l'absence de politique d'urbanisation, autant que des défaillances techniques. Quant à l'électricité, malgré la livraison de nouveaux transformateurs, le délestage est la règle. Pour les techniciens de la Société nationale d'électricité, la vétusté du réseau de distribution reste la cause principale des désagréments. Il faudrait remplacer des milliers de kilomètres de câbles.

Dans la capitale fleurissent les banderoles de la campagne de sensibilisation au civisme fiscal du Ministère des finances : *Avec l'impôt le Congo sera reconstruit/Payons nos impôts pour un Congo plus beau/Je paie l'impôt, je suis un bon citoyen*. On mesure mal l'efficacité de tels slogans. En période de baisse du pouvoir d'achat, toutes les économies sont bonnes à saisir et le devoir fiscal loin des préoccupations. Comme celle de réduire les frais des funérailles. Il est désormais recommandé de pleurer le proche hélas décédé directement dans la morgue, sans avoir besoin de le ramener à la maison comme habituellement. Une option moins coûteuse et aussi présentant moins de risques pour la santé des membres de la famille qui, ce faisant, ne manipulent plus le corps du regretté à domicile. La radio l'attestait : pour les professionnels de la santé, enterrer le corps juste à la sortie de la morgue épargne des vies humaines ! Auparavant le mort pesait trop sur le budget devenu exsangue de la famille déjà très éprouvée par la privation soudaine de l'être aimé : jusqu'à plus de 800 dollars de frais. Louer un taxi bus, des chaises, une fanfare, un groupe folklorique, un catafalque, nourrir les gens venus pleurer... Les familles se ruinaient dans cette ribambelle de dépenses. Grâce au circuit court, l'affaire revient à moins de 300 dollars de dépenses mortuaires. Autre avantage, la circulation dans la ville n'est plus entravée par les cérémonies de deuil organisées au milieu de la chaussée et par les

corbillards bringuebalants qui entravent la fluidité de la circulation dans le centre-ville.

L'urbanité modifie aussi les rites du mariage. Autrefois, la parcelle familiale suffisait pour recevoir les invités après la célébration. Avec la transformation des mœurs, la location d'une salle des fêtes s'impose. La commune de Masina en comptait une quinzaine, bien équipée avec tous les services à la disposition des clients. Malheureusement, certaines étaient louées 5 à 6 mois à l'avance, et leur disponibilité était entravée par des conférenciers sans inspiration ou des prêcheurs à la petite semaine. Surtout la location était d'un prix exorbitant : il fallait compter 600 dollars, traiteur et musique non compris, 900 dollars compris, ce qui mettait en péril l'avenir des couples qui voulaient vraiment convoler, incapables de répondre à de telles exigences.

Le problème le plus difficile à surmonter intervient lors du calcul de la dot. Que l'amoureux choisisse une jeune femme « qui a des charges », c'est-à-dire qu'elle ressemble à un « camion plein de marchandises » ou bien qu'elle soit « acoustique » (plutôt mince), c'est le début de son drame préconjugal. Comme dans beaucoup de sociétés patriarcales, l'homme transmet son patronyme. Jusque là, tout va bien ! L'affaire se corse quand en retour il faut s'acquitter de la dot au bénéfice de la famille de l'élue. Pour les parents de la future, l'aubaine, en monnaie ou en nature, doit être maximisée ; le proverbe ne dit-il pas : « Elever une fille, c'est comme arroser son jardin avec l'eau du voisin. » Peu importe si elle cause la ruine et le surendettement dans l'autre camp.

Le comportement de la famille de la fille est conforme à la loi de la valeur travail : elle veut récupérer tous les « coûts de reproduction » qui ont été engagés pour subvenir à son éducation, de l'école maternelle à l'Université. Sans compter son potentiel de travail pour l'avenir du couple qu'il

faut assortir d'un taux d'actualisation. Un autre aspect, et non des moindres, nécessaire pour comprendre le drame du fiancé est qu'il y a plusieurs ayants droit à la « gratification proportionnelle ». Le recensement est long : père, mère, oncles paternel et maternel, aïeux... chacun revendiquant son droit dans une liste de demandes qui ressemble à une longue facturation d'objets domestiques. Il faut ajouter 15 000 dollars en numéraire. C'est la surenchère. La dot est devenue un moyen d'enrichissement dans une époque de pénurie. Devant l'impossibilité où se trouve leur famille pour réunir les fonds et les biens constituant la dot, le Sésame du mariage, les jeunes hommes, attablés au bistrot avec quelques amis, lorgnant sur les belles de nuit qui vibronnent autour comme des lucioles, rêvent d'avoir un *labo* (une chambre) avec un *wembley* (un lit confortable) pour faire un match et se livrer au vagabondage sexuel. Les autres passent par le *nzela mokuse* ou la « voie directe ». Elle consiste à rendre grosse la fille désirée pour obliger sa famille à la déposer à la maison pour que le jeune homme se charge de son accouchement. Et plus tard la situation est régularisée. L'Eglise s'inquiète des conséquences de cette inflation. « Pour lutter contre le Sida, il faut arrêter de *courtoiser* à tort et à travers », s'indigna un abbé lors de son homélie.

Folle surenchère, cupide attitude, la femme – force de travail, capital et grenier – est traitée comme un objet marchand. Une honte pour l'Eglise protestante : « *De telles pratiques ne sont pas bibliques* », déclara un jour du haut de sa chaire le pasteur German Mudimbiyi. « *Désolation !* », s'insurgea à son tour le clergé catholique, cette vision chosifiante de la femme est une régression qui menace la société toute entière : « *Les mères qui traitent leurs filles comme des marchandises introduisent dans leur esprit la mentalité de la résignation, des idées dépassées, de tout admettre parce que l'on est femme, femme de quelqu'un, de celui qui l'a dotée !* »

## KINSHASA, LA CRÉATIVE

Les Kinois sont contraints de se conformer très civiquement au sublime article 15 de la Constitution (en réalité du règlement intérieur de l'ancien Etat sécessionniste du Sud-Kasaï qui n'en comptait que 14), imaginaire mais connu de tous parce qu'il résume une ligne de conduite abordable par presque tous : la « débrouille », un terme infamant pour certains comme Elikia M'Bokolo qui préfère parler de « créativité », mais qui est revendiqué par les Kinois eux-mêmes. La débrouille, c'est l'auto-prise en charge collective face à l'Etat défailant.

La faible couverture sanitaire par les établissements publics a laissé se proliférer une multitude d'officines médicales privées qui proposent des soins à bas prix. Sur une avenue kinoise très fréquentée, un centre de santé s'est installé depuis quelques mois dans une ancienne maison de quatre pièces. La première sert de salle de réception, la deuxième de laboratoire et de bureau, la troisième de salle d'opération et la dernière de chambre de repos pour les malades. Le tout dans 100 m<sup>2</sup>. Tout s'y pratique : chirurgie, dentisterie, gynécologie, pédiatrie, médecine interne et externe... mais point de radiographie, de stérilisateur, de centrifugeuse... Dans la zone de Ngaba, l'une des 24 communes de la capitale, on compte 47 centres de santé de ce type contre un seul public. On les appelle *ligablo médical* (petite boutique médicale). Leurs promoteurs se recrutent parmi les médecins des hôpitaux publics qui, mal payés, offrent leurs services dans plusieurs cliniques. Certains finissent par en devenir les propriétaires.

Les « gens d'en bas » vivent sous la pression d'un quotidien précaire et brutal. Comment tenir ? En apprenant à contourner la stricte légalité. La ville est le royaume de l'informel qui fonctionne comme une alerte aux risques d'anéantissement, un cache-misère efficace qui investit les territoires désertés par la loi et l'ordre. On y rencontre tout l'éventail des métiers.

Il suffit d'une chaise, d'une boîte en carton et d'un parasol, et d'afficher « Airtel, Vodacom, Tigo,...Appels et cartes », pour tenir sa boutique de téléphonie. Des femmes font le *malewa* : elles tiennent une gargote de fortune pour servir un *damage* (repas) aux abords des écoles ou des Universités, à la sortie des entreprises et des banques pour damer la faim des plus démunis. Mais cela est commun à toute l'Afrique...

Le *Pousse-pousse* existe en différentes versions. Tiré par l'énergie de bras musclés, poussé à vélo par celle de mollets vigoureux. Motorisé, on parle alors d'auto-pousse. Le charretier transporte tout : fumier, produits maraîchers, meubles, mitraille... Dans certains quartiers, le chariot fait office de corbillard ou de bac pour permettre aux piétons de traverser les lacs artificiels formés pendant la nuit par la pluie. Ils envahissent la chaussée et dans les pentes, sans frein, sous le poids, ils menacent les véhicules ordinaires. Il n'est pas rare d'assister à des scènes burlesques où les uns et les autres s'invectivent, avant d'en venir aux mains, chacun réclamant la priorité. Les chauffeurs de taxi-bus les appellent les *Kasongos*, du nom d'un célèbre pousse-pousseur qui avait remporté toutes les courses organisées dans les artères de la capitale par une brasserie de la place. Un pousse-pousse coûte 100 dollars à l'achat. La taxe urbaine par chariot est de 10 dollars par an.

Ils cohabitent avec les *Quado*, les rechangeurs de pneus de voitures, de motocyclettes et de vélos. Le mot vient de Quadon, un Portugais qui avait initié le métier de vulcanisateur de caoutchouc dans les années 50. Après les pillages de 1991 et de 1993, de nombreux garages n'ont pas rouvert leurs portes. Alors le métier s'est développé au point d'avoir donné naissance à un syndicat, l'Anaquac, installé dans un container. En 2010, il comptait 1700 membres. Son projet était de promouvoir un kiosque modèle pour exercer le métier : un compresseur, un manomètre, un induit et un réservoir, la clé à pipette, les bandes pour chambre à air. La colle Top, la meilleure, est rare. Le métier est sujet

aux variations saisonnières : la saison des pluies est la plus propice. En saison sèche, il y a moins de crevaisons.

D'autres petits métiers sont apparus au fur et à mesure de l'aggravation de la crise économique. Le *Kwateur* est l'« aiguilleur du marché ». A peine un acheteur potentiel a-t-il pénétré dans l'enceinte du marché central qu'un jeune l'aborde. Il connaît tous les magasins. Dès que le chaland l'a renseigné sur ce dont il a besoin, le Kwateur l'amène tout droit au bon endroit. Une fois le produit acheté, il récupère une commission tant de l'acheteur que du vendeur. En une journée, un bon Kwateur peut se faire entre 7 et 15 dollars pour les services rendus.

Le *Shayeur*, en référence à *shaye* qui veut dire « vendre » en argot kinois est un vendeur ambulancier que l'on trouve dans les ruelles autour du marché et ailleurs dans la ville. Certains ont un présentoir avec leurs produits à portée de main et vendent à la criée, alors que d'autres migrent avec leurs marchandises le long des rues, aux points stratégiques, notamment au feu rouge. Ces colporteurs qui portent à bout de bras toute une boutique où l'on peut se procurer un coupe-ongles, des chaussettes, des slips, des flacons de parfum. D'autres proposent des noix de kola, des arachides, des tubercules, des navets et divers aphrodisiaques aux effets douteux. Certains Shayeurs se sont spécialisés dans les vêtements, d'autres dans les savons, les détergents, le lait, la margarine, l'huile végétale, le pain... sans oublier les vendeurs d'eau, de mouchoirs, de fruits.

Les *Bongolateurs* appelés aussi *Bana kwata* (joueurs déloyaux) ou « frappeurs », sont ces cambistes de devises qui pullulent le long des rues avoisinant le marché central de Kinshasa, particulièrement devant les magasins des Indiens ou des Libanais. Selon la Fédération des cambistes, ils sont 15 000 à Kinshasa. Ils sont apparus après les pillages de 1991 et 1993 et l'hyperinflation à

quatre chiffres qui s'en est suivi. Leur activité est tolérée par l'Etat à qui ils payent une taxe journalière. Pour assurer leur approvisionnement en devises, en dollars et en euros surtout, les opérateurs économiques recourent à ces cambistes de rue. Le service est rapide, les taux sont attrayants. Certains sont malhonnêtes. Leur mode opératoire est le suivant : lors de l'opération de change dollars contre francs congolais, ils remettent l'argent au client et lui demande de vérifier. Il manquera un billet de 500 francs. Feignant la surprise, le changeur reprendra la liasse pour vérification et constatera qu'en effet il manque 500 francs. C'est à cet instant qu'il profitera de votre inattention qu'il aura créé lui-même pour soutirer quelques billets. Ostensiblement, il rendra les 500 francs, mais il aura soustrait de la liasse beaucoup plus.

La gamme s'élargit avec les *Kadafis* (vendeurs de carburant en fraude) et les *Mbata* les trafiquants de voitures d'occasion rafistolées dans les garages de quartiers. On trouve ainsi à Kinshasa toute la palette des victimes de la « conjoncturation », sorties d'un opéra de Bertold Brecht. Les acteurs de ces petits métiers sont parfois des analphabètes pas si bêtes, mais aussi des « tailleurs de caillou » (qui se débrouille pour arrondir les fins de mois) ou des étudiants égarés à mi-chemin de la scolarité, des travailleurs licenciés, dégraissés, compressés, déflatés, déguerpis, bref désargentés, ou de simples agents de l'administration qui a oublié de payer leur salaire depuis, depuis.

## KINSHASA EN CHANTIER

A chaque retour de la saison des pluies, rouler entre les *libulu manzengele* (des nids de poule qui se sont transformés au fil des affaissements et des ravinements en crevasses, voire en lacs artificiels) est un véritable casse-tête pour les rares Kinois qui disposent d'un véhicule à moteur. Chaque fois qu'une pluie torrentielle s'abat sur la capitale,

plusieurs artères se transforment en torrents. Les avenues des Huileries, Kasa-Vubu, Victoire, Justice, Poids lourds, By Pass... comme les boulevards Sendwee et Lumumba deviennent des sites dangereux. Il y a aussi l'égout de Bitaba dont les eaux débordantes coupent la voie pendant de longues heures. Les trous béants au milieu de la chaussée n'offrent guère de choix. On peut choisir de rouler sur le côté le plus carrossable, mais alors on enfreint le règlement qui veut que rouler à gauche ne soit pas recommandé, en tout cas dans les pays francophones. C'est ce qui se passa quand un chauffeur d'un taxi poussif fut surpris roulant sur la bande de la chaussée, à gauche comme s'il s'était cru en Grande Bretagne. Là, il eut la mésaventure de tomber nez à nez sur un camion bondé d'éléments de la maréchaussée militaire. Ils se rendaient certainement dans une opération de contrôle des vignettes et des assurances déclenchée depuis peu par l'Hôtel de ville. Le chauffeur ayant insulté les règles de la priorité automobile fut donc exfiltré de son taxi qui, resté sans maître, fut tout simplement poussé dans le gouffre de Libulu Manzengele. De cette manière, le déversement des immondices et la terre provenant des éboulements aidant, il fut bientôt comblé. Il y a de quoi remplir les vides avec les 6000 tonnes d'ordure que produit chaque jour Kinshasa qui ne dispose pas d'usine de traitement des déchets solides.

De jeunes débrouillards proposaient d'abriter sous leur parapluie les piétons en mal de bus ou de *tétanos* (un taxi, dégingué en général), moyennant 100 FC. C'est dans ce théâtre qu'interviennent les jeunes virtuoses de la débrouille. Il suffit pour eux de s'installer en temps d'averse à certains endroits stratégiques où attendent des personnes qui, faute de chalands, ne pourront pas résister à une si belle aubaine pour poursuivre à sec leur chemin. Il est à noter que cette activité, outre le service qu'elle rend, peut aussi avoir un bon impact en matière de santé publique, car l'un des jeunes parmi les plus éloquents expliqua que le fait de rester sous la pluie est à la base d'infections respiratoires graves et de maladies de la peau irréparables, comme

celle de la sixième plaie d'Egypte intitulée « ulcères et pustules », due à l'humidité. La santé n'a pas de prix avait-il inscrit sur le carton qu'il présentait aux passants. La géographie de la capitale est déconcertante. Toute la vie semble frappée d'une désagrégation continuelle et l'infrastructure urbaine n'est souvent plus qu'un fantôme. Kinshasa se reconstruit et se détruit en même temps. Les habitants de Kindele ont un jour vu disparaître d'un coup leur maison enfin terminée, l'école et le petit marché. Le lit d'un cours d'eau spontané s'était formé sous terre dans ce quartier à flanc de collines où aucun assainissement n'a jamais été réalisé. La menace pèse peu ou prou sur les 24 communes de la ville. On s'inquiète pour le campus universitaire du Mont Amba, pour la Cité Mama Mobutu, pour la paroisse Saint Sacrement de la commune de Ngaliema. Elle peut miner de façon inopinée le sol sablonneux des collines, en laissant derrière elle d'impressionnants ravins qui engloutissent routes et maisons. Dans d'autres coins plus stables, bien des citoyens vivent dans les fantômes de leurs rêves de progrès incarnés dans des squelettes de béton et de ciment, sans toit, ni portes, ni fenêtres. Les projets résidentiels de la classe moyenne mobutienne ont fait long feu. Seul le tracé des fondations révèle encore les ambitions d'origine.

Durant la journée, les embouteillages sont fréquents. Depuis le lancement des chantiers de réhabilitation de la voirie, les Kinois ont pris l'habitude de contourner les obstacles et de se faufiler entre les boteurs conduits par des Chinois et les ouvriers congolais qui égalisent à la pelle le bitume. Le boulevard du 30 juin, l'artère principale de Kinshasa qui part de la gare de Kinshasa bâtie à la fin du siècle dernier et s'allonge sur environ 5 km, sépare l'ancien quartier colonial de la Gombe de l'ancienne ville indigène. Il a fait l'objet d'une sérieuse cure d'un coût sans cesse croissant qui a atteint en fin de compte plus de 120 millions de dollars. Jadis parsemé d'une berme centrale, embelli de ronds-points et de monuments, jalonné d'arbres, le boulevard a été dépouillé de toutes ses parures. Les Chinois ont entrepris une chirurgie de grande

envergure, abattant les arbres plantés en 1952 dont l'ombre majestueuse abritait les vendeurs à la sauvette, les piétons et les passagers en file indienne en attente de bus et s'attaquant aux clôtures des magasins qui empiétaient sur la voirie. Massacre à la tronçonneuse ! On prétend que Kabila ignorait le carnage qui s'étendit à toute la Gombe. La colombe de paix géante, façonnée par le sculpteur Meko, a été déposée dans une rue adjacente. Le célèbre marché aux voleurs a été déguerpi, envoyé ailleurs. L'immense allée ressemble à présent à une piste d'atterrissage ; elle est très exactement le contraire des Champs-Élysées dont rêvaient les citadins : une autoroute urbaine, sans larges trottoirs pour les flâneurs, sans l'ombre des arbres et sans boutiques à lorgner. D'autres artères, cicatrices géantes, vont fendre la ville de part en part, résumant la violence de l'aménagement urbain qui pour dégager les artères ne fait que repousser dans les quartiers les immondices des décharges sauvages et les épaves de voitures.

## KINSHASA QUI « PIÉTONNE »

La foule envahit les larges chaussées, tous les jours, à toutes les heures. Le transport urbain s'est dégradé et les bus ne ralentissent même plus devant les attroupements aux arrêts. Deux sociétés publiques (City Train et Stuc) et des taxis privés de seconde ou troisième main, toussotants, *bombés* (chargés de plus de passagers qu'il est autorisé) et prêts à rendre l'âme en chemin, assurent le transport des Kinois ; mais ce charroi automobile est très insuffisant ! Les habitants passent en moyenne deux heures pour aller à leur travail, quand ils trouvent un bus. Sont avantagés les éléments de la Croix rouge, les militaires, les policiers et les journalistes qui voyagent gratuitement avec leur carte de service. Les autres avalent des heures durant des kilomètres à pied. Par ironie, ils appellent cette longue marche qui déborde sur la chaussée « la ligne 11 », en souvenir du temps où la capitale avait dix lignes régulièrement desservies.

Le transport public est donc défaillant, faute de bus et de places dans les bus. L'Hôtel de ville a encore aggravé la situation en sortant une circulaire très restrictive au regard des pratiques kinoises. Elle interdit aux conducteurs de charger des passagers dans les coffres, sur la cloison séparant la cabine du chauffeur et le premier siège. Elle proscriit aussi de circuler les portières ou les coffres ouverts et de laisser les passagers s'agripper aux cloisons du véhicule. Autre mesure d'assainissement d'une gestion chaotique, le conducteur d'un taxi-bus, d'une *kimalu-malu* ou d'un *fula-fula*, ne peut réclamer le prix de la course avant le départ de la course. S'il le fait malgré tout, il est tenu de conduire les voyageurs jusqu'à destination finale, et donc de ne pas pratiquer le « demi-terrain », c'est-à-dire de lâcher l'infortuné voyageur en rase campagne. En cas de panne du véhicule, il devra rembourser au client le trop perçu.

## KINSHASA, LA SENSUELLE

Dans ses quartiers centraux, Kinshasa est une ville de flâneurs, sensuelle et narcissique, où les femmes aiment à se pomponner pour ensuite se promener, voir et surtout être vues. Les spectateurs de ce théâtre qu'est la rue ne tarissent jamais de commentaires sur le type de *wax* que porte une femme, sur la façon dont son pagne se détache quand elle marche ou comment son corps se montre avec toutes ses kinoiseries : son lent déhanchement quand elle traverse la rue (*evunda*, la carrosserie bien rembourrée), la perfection de ses jambes (*mipende ya milangi*, de la forme d'une bouteille de bière renversée), le genre d'assurance qu'elle affiche, ou encore le nombre de plis de son cou (*kingo mwambe*, un signe de grande beauté), le modèle de ses tresses ou de sa perruque, la couleur de son teint... Qu'elle soit une *bolide* (exagérément ronde) ou une *momie* (attrayante et employant des crèmes de beauté pour garder une éternelle jeunesse), la manière avec laquelle elle promène son corps à travers l'espace public représente son capital de prestige, l'image qui lui permet

d'occuper une place, d'acquérir une identité, d'exister.

Certains atrabilaires se plaignent devant cet exhibitionnisme qu'ils regardent comme une débauche. Qui sont ces *Bas-fesses* (jean taille basse) au body sexy très décolleté, ces DVD (dos et ventre dehors), ces CD (corps en danger), ces jeunes femmes faussement altières qui envahissent les places et les marchés, ces *Bana nyoka*, ces *Londoniennes* (rien à voir avec la capitale anglaise : en lingala *londe* signifie « ronde », une *Londonienne* serait donc une fille qui fait la ronde) qui envahissent les trottoirs, maquillées comme des voitures de mariage ? Pour s'adonner aux délices mercantiles du sexe, il fallait autrefois une autorisation de la municipalité. A présent, le métier est à la portée de toutes les filles. La série 7, c'est-à-dire les filles qui sont nées dans les années 1970, a laissé la place à la série 8 et bientôt 9. Dans ce registre, la ville de Kinshasa bat le record de la capitale la moins chère.

À Kinshasa, la mode n'a jamais été exclusivement une affaire de femmes. A la fin des années 1950, toute une sous culture des jeunes a surgi à Léopoldville, le « billisme ». Elle avait comme source les westerns que l'on commençait à voir sur les écrans des petits cinémas de quartiers. La figure de Buffalo Bill dicta les canons de la mode masculine : jeans, un foulard au cou et parfois un lasso. Pour les hommes aussi, le culte du corps s'est rapidement transformé jusqu'à devenir une vraie religion de l'élégance, dans le mouvement de la Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes, la *Sape*.

Brazzaville en revendique la paternité, mais la mode s'est surtout développée au début des années 1980 à Kinshasa autour de la figure du chanteur Papa Wemba et de quelques-uns de ses amis, comme le Colonel Jagger ou Stavros Niarkos, « l'homme le plus élégant du monde, quoi ! » Ce mouvement s'est intensifié avec l'organisation de véritables concours de mode où les jeunes tentaient de surenchérir en y exhibant leurs tenues griffées de grands couturiers d'Europe. Gianni Versace, Paco Rabane, Jean-Paul Gaultier et autres

Dolce et Gabana étaient vénérés comme des demi-dieux. Tout se passait comme si le fait de porter ces vêtements de luxe donnait en même temps accès à ce monde occidental qui avait pris dans les têtes de beaucoup de jeunes urbains les dimensions d'un mythe mais qui, dans la pratique, restait tellement inaccessible. La Sape est devenue inabordable. Quelques nostalgiques irréductibles sortent de la naphtaline pour un concert au Black and White un costume violet sur un gilet bariolé et leurs souliers bicolores vernis. Sans considération pour leurs glorieux aînés, de jeunes Kinois ont baptisé ce type de vêtements *bilamba mabe*, mauvaises fringues.

## KINSHASA, LA MUSIQUE

Se référant à ce même sens de la dérision si caractéristique de la grande ville qu'il appelle *Kin Kiese*, *Kin-la-joie*, le comédien Kalimazi Lombume Riva, la décrit comme « une citadelle-rire, bâtie sur une nuit de rire, même si, en même temps, elle est aussi *Kin Kiadi*, *Kin-la-tristesse* ».

On écoute Kinshasa ! La première expression de la ville est la musique. Elle jaillit de partout. Des gamins jouent sur des instruments de fortune : batteries en carton, guitares fabriquées à partir de planches de récupération... Il y a le concert de percussion de milliers de vendeurs ambulants qui sillonnent la ville en tapant sur les boîtes en fer blanc. Et des vieux assis sur des chaises blanches qui chantonnent ce petit air des années 50 : *Bana basi bakomi kitoko* (les jeunes filles sont en train de devenir jolies). La nuit c'est « l'ambiance », ce goût aigrelet de la bière, ce voile imperceptible dans les regards, le voyage au bout de la nuit, le bonheur de l'attente interminable de l'aube, la fête à tout prix pour exorciser la souffrance du jour sans rien. *Se-meki ya koningana. Tika ba philosophie na bar* (Viens danser mon vieux. Et cesse ta philosophie de bistro). La fête a ses lieux, sa géographie, variable avec le temps, mais toujours centrée sur Matonge, le quartier proche du stade.

Dans le dénuement le plus total, les musiciens

tentent toutes les expériences musicales : rap en lingala, soul urbaine, rumba-blues, reagee-swahili. Ils rêvent tous de producteurs. De ce chaos sonore émerge Jupiter. Une allure de Don Quichotte, une redingote noire sur les épaules. Il puise son inspiration dans les *zeboles*, les rythmes traditionnels du peuple mongo qui peuvent, dit-il, guérir les maux les plus divers. Avec son groupe Okwess International, il passe au tamis les mélodies oubliées des 450 ethnies du Congo. Il est le héros d'un beau documentaire : *La danse de Jupiter*. Avec l'autre groupe extraordinaire, le Staff Benda Bilili, une réunion d'handicapés qui a fait le tour du monde, il est l'énergie puissante, naïve et un peu roublarde de Kinshasa.

« Le bruit du Fleuve n'empêche pas le poisson de dormir », dit-on. Mais celui qui sort des grosses enceintes assurément ! Il est parfois impossible de savoir s'il s'agit de musique sacrée ou profane. La scène est fréquente dans les quartiers chauds de la capitale, comme à Matete, à Matonge ou à Bandal où des terrasses ou des lieux de culte concurrents sortent de la musique dans une cacophonie indescriptible. Les Kinois se lèvent et se couchent dans le bruit, malgré la loi qui interdit les nuisances sonores et qui punit quiconque se sera rendu coupable de tapage de nature à troubler la tranquillité des habitants. Parmi les Eglises le plus souvent incriminées, figure celle nommée « Le sang précieux », dont le vacarme suscite la colère des malades qui viennent se soigner à côté, au « Bon séjour », un centre de santé. La réponse du prêtre, sermonné par le bourgmestre, fut éloquente : « Contrairement aux débits de boissons, il est injuste d'attaquer l'Eglise qui fait du bien à la population, la parole qu'elle enseigne change sa vie et diminue les maux au sein de la société ». Certes, on ne peut pas en dire de même des bars et autres estaminets qui pullulent. Mais jouer de la musique à faible volume n'arrangerait pas les affaires des tenanciers : il faut attirer les clients là où règne l'ambiance. Le souci est le même pour l'homme d'église : attirer ses ouailles par une ambiance festive. Pourtant la colère est extrême. Les riverains dénoncent

la multiplication des accidents cardio-vasculaires, des cas graves de stress, la déperdition scolaire, les enfants ne pouvant pas étudier normalement. Les pétitions contre les faiseurs de bruit, églises et bars en tête, magasins de disques, salles des fêtes et maisons funéraires en second, ne donnent aucun résultat, pas davantage les menaces de la mairie. La raison en est simple : les autorités y puisent leur électorat. Les Eglises notamment sont ménagées pour ne pas perdre les précieuses voix de leurs fidèles lors des prochaines élections de 2011. Certains auraient même constitué de petits cartels qui réagissent à chaque fois qu'une décision menace leurs activités.

## KINSHASA, LA PIEUSE

L'esprit de la Sape a trouvé un second souffle dans le pullulement des Eglises du réveil qui ont déferlé au cours des deux dernières décennies. Les pasteurs-prophètes sont aujourd'hui devenus les nouvelles icônes de la réussite matérielle. Les plus importants des prédicateurs de ces mouvements fondamentalistes n'hésitent pas à se pavaner devant leurs ouailles en tenues Armani sous le slogan "Il faut être propre devant Dieu".

La conversion de tant de Congolais à une piété galvanisée par le renouveau prophétique s'explique par la pauvreté ambiante d'une population qui mène une lutte de tous les instants pour survivre et la profonde crédulité qui lui est associée. A côté des grandes églises (catholique, protestante, kimbanguiste), l'offre spirituelle s'est diversifiée depuis trente ans avec l'éclosion des petites. « Béatitudes des ventres affamés », « Armée de la victoire », « Communauté des femmes messagères du Christ », « Eglise miracle dans la parole et l'intercession », « Vies et voix »..., elles sont plus de 10 000, rien qu'à Kinshasa où elles font le plein chaque semaine, parfois chaque jour, offrant par le truchement d'un harangueur vociférant dans une sono grésillante une prophylaxie existentielle pour les dominés, leurs proies les plus faciles. Cataplasmes des douleurs,

refuges de l'infortune, les Eglises du réveil sont des services thérapeutiques paroissiaux offrant de petits miracles quotidiens.

Elles donnent l'illusion d'une rédemption facilement négociée et d'une prospérité prochaine clés en main. Dans des hangars mal ventilés, la bedaine bien remplie, mélanges de pentecôtistes américains et de gourous sortis de la brousse, ils donnent aux plus crédules, mains levées, yeux fermés, l'illusion qu'ils sont écoutés, que le Saint Esprit descend droit directement sur leur tête et que, de la sorte, ils sortiront du temple non seulement absous, mais surtout blindés contre les affres de cette vie urbaine cruelle, anonyme et incertaine. La « délivrance » est au centre des rites pentecôtistes qui, judicieusement, associent rituels africains et comportement tels que la transe et la possession. Le discours très simpliste repose sur une vision binaire du monde entre les forces du Mal et la puissance divine, sur la lutte contre les mauvais génies qui hantent la population en lui infligeant des maux psychologiques ou physiques. Elle propose une déclaration de guerre sans merci contre Satan.

Fréquentant ces églises, vient à l'esprit le texte fameux de Karl Marx : « La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, le sentiment d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit des temps privés d'esprit. » (Critique de "La philosophie du droit" de Hegel, 1844).

La vie entière des fidèles tourne autour de leur Eglise. Ils forment ainsi une nouvelle communauté : la famille pentecôtiste avec ses « frères » et ses « sœurs ». Ils participent plusieurs fois par semaine à ces cultes qui peuvent durer des heures, dans une effervescence de chants, de prières, de transes, de révélations, de rites de guérison par imposition des mains, de miracles... et d'offrandes abondantes. Les adeptes crédules partiront plus pauvres encore qu'ils n'étaient venus. Car pour les discours sur les lendemains chantants, pour les séances de

désenvoûtement, pour les guérisons miraculeuses, pour la fin du « blocage » (l'obtention d'un visa pour l'étranger), il faut payer des deniers du culte et des offrandes mais aussi d'autres frais destinés à financer les « activités internes » de l'Eglise. Les aigrefins sont légion parmi les pasteurs, « prédicateurs-brigands ». Des versets bibliques bien choisis, répétés à outrance dans leurs sermons par les faux prêtres, servent à tromper les pauvres, comme cet extrait du Livre des Proverbes, chapitre 11, versets 24-25 : « Tel qui donne libéralement devient riche. Tel qui épargne à l'excès ne fait que s'appauvrir. L'âme bienfaisante sera rassasiée et celui qui arrose sera arrosé lui-même. »

Certains de ces pasteurs-prophètes, parmi les plus zélés, sont les nouvelles figures de la réussite sociale et du pouvoir. Ils évoquent la richesse, le prestige social, les liens avec les réseaux internationaux, les relations avec le pouvoir politique. Leur prospérité ostensible – beaux vêtements, voitures de luxe, villas, bijoux – n'échappe à personne. Certains s'affichent en costume-cravate, sur de grands panneaux publicitaires où l'on peut lire en gros titres à côté de la photo du prophète souriant : 7 jours de signes et de *Prodiges au Stade des martyrs. Grande croisade d'évangélisation et de guérison miracle. Le prophète de Dieu pour toutes les Nations : Sika-tenda Neema Jacques. Amenez les malades, sidéens, paralytiques et autres.*

D'autres possèdent des chaînes de radio ou de télévision, comme Kutino Fernando, le célèbre chef spirituel de la Mission Mondiale Message de Vie (MMMV). Du temps de sa splendeur, il avait aussi une limousine à rallonge et un jet privé. Ancien trafiquant d'armes sous Mobutu, il s'octroya le titre d'*archibishop*. Payant de sa personne pendant des heures de prêches inspirés, en proie à des convulsions médiumniques, il récoltait par son zèle de l'argent, des bijoux, des vêtements... Il échoua en prison. Arrêté en mai 2006, puis condamné à 20 ans de prison pour escroquerie, Kutino, végétait à Makala. Cinq ans plus tard, des milliers de Congolais, toujours mobilisés derrière les idéaux

de fraternité et de paix qu'il professait si éloquemment, attendaient un signal fort du Président Kabila : une grâce présidentielle ! Le gourou fut victime d'un nouveau vol dans sa cellule. Selon la déclaration qu'il fit à la police, une importante somme d'argent, des biens d'une grande valeur, du linge avaient été emportés. Il s'agissait d'un énième « pillage », se plaignaient ses nombreux fidèles qui rappelaient que lorsque Kutino fut arrêté, la police avait déjà saisi ses modestes économies : des sacs d'argent représentant les offrandes libérées par 60 000 fidèles présents au culte célébré au stade Tata Raphaël, deux Picasso, une Rolex, un coffret de bijoux, un coffre-fort et la limousine... Les fidèles s'interrogeaient : qui sont les ennemis invisibles derrière cet acharnement contre le Saint homme et son église ?

## KINSHASA, LA SORCIÈRE

Quand les choses vont mal dans le budget de la famille, quand un échec professionnel ou sentimental survient, quand la maladie tombe, les parents vont chez un féticheur ou un pasteur-prophète qui leur trouvera un bouc émissaire parmi leur progéniture. Le principal pouvoir accordé à l'enfant sorcier est d'agir à partir du monde invisible – celui de *Mamiwata*, la déesse au corps de sirène, aux cheveux longs et ondulés, aux six bras et au serpent en collier autour du cou, des zombies, des « métamorphes », des hommes-caïmans, des hommes-léopards - d'une manière néfaste sur le monde visible. Son action consiste à envoyer une maladie à un membre de la famille qu'il doit « sacrifier » auprès de ses complices sorciers. Il provoque alors la diarrhée, la malaria, la tuberculose, le Sida... jusqu'à la mort. Il peut aussi être plus simplement à l'origine du chômage ou d'un échec. Les malheurs sont attribués au mauvais œil et au mauvais sort dont l'enfant, « mangeur d'âmes », est le porteur. Pour trouver l'antidote (le « blindage »), il est alors banni, chassé de la famille. Celle-ci trouve dans ce rejet, une justification simple à tous ses maux.

Le phénomène des « enfants sorciers » n'existe dans les villes congolaises que depuis une vingtaine d'années, mais il prend de graves proportions. Il touche des enfants en bas âge, au seuil de l'adolescence, de plus en plus nombreux à souffrir de maltraitance, d'exclusion et de stigmatisation. Ce phénomène est attaché à l'essor des pratiques de sorcellerie, c'est-à-dire à un ensemble de croyances structurées et partagées par la population sur l'origine du malheur, de la maladie ou de la mort.

Inspirée au départ par les croyances superstitieuses de la ruralité ancienne, la sorcellerie a trouvé un terreau d'épanouissement favorable dans la paupérisation urbaine et les crises dans les familles recomposées. La sorcellerie a en même temps découvert un puissant relais dans l'expansion des Eglises du réveil, surtout de mouvances pentecôtiste et prophétique. Elles jouent un rôle important dans la diffusion et la légitimation des peurs liées à la sorcellerie.

Les séances de « cure d'âme » des Eglises pentecôtistes peuvent durer plusieurs jours. Elles commencent par l'imposition des mains et des prières ; elles se transforment souvent en séances d'exorcisme qui peuvent être très violentes. L'isolement est accompagné de privations d'eau et de nourriture, allant parfois jusqu'à la mort. Le traitement peut aussi consister en absorption de potions, de sauces piquantes ou dans l'injection de pétrole dans les yeux ou les oreilles. Quand les parents rançonnés finissent par douter de la « délivrance » de l'enfant, au prochain malheur il sera définitivement rejeté. Situation en apparence ambivalente : les Eglises sont prises dans le piège de l'accusation de sorcellerie alors qu'elles prétendent lutter contre les sorciers. Entre le sorcier et le contre-sorcier, les pasteurs comme les féticheurs jouent sur l'inversion des positions. Ils en vivent. Comme les gains rapportés par les séances de délivrance sont importants, certains se sont spécialisés dans la détection des enfants-sorciers. Ils y gagnent de l'argent, une reconnaissance sociale et de nouveaux clients.

## KINSHASA ET LES SHÉGUÉS

Les *Shégués* sont 18 000 ou plus dans les rues de Kinshasa. Ils étaient 13 800 en 2006. Certains sont revenus dans leur famille, aidés par les associations, mais chaque mois 500 nouveaux enfants viennent grossir les rangs des moineaux de la rue. Plus de la moitié sont des « enfants sorciers ». Le phénomène nouveau est l'apparition de « famille de la rue ». Des couples de Shégués se sont formés et les « bébés des rues » sont ainsi apparus. Ils auraient, selon l'enquête de REEJER, douze fois moins de chance de survie que les autres enfants congolais.

Cireurs de chaussures, plongeurs dans les gargotes, vendeurs de sachets d'eau claire, gardiens de voitures ou voleurs à la tire, ils dorment sur des cartons. Certains sont instrumentalisés pour « gonfler » les réunions politiques, coller les affiches, suivre les voitures des partis politiques. Dans un rassemblement, ils trouvent un tee-shirt, à boire et à manger. Ils peuvent aussi être la proie facile de manipulations politiciennes. Ainsi, plusieurs shégués ont combattu l'armée de Kabila lors des troubles du 11 novembre 2006, puis en mars 2007 lors du démantèlement de la force armée privée de Jean-Pierre Bemba.

D'autres s'échappent dans le rêve. A l'aide d'un avion fabriqué avec une peau d'avocat, une écorce de manguié et une coque d'arachide, ils voyagent dans des lieux « meilleurs ». Partir est un désir récurrent qui se lit dans leurs récits. Anvers, le port diamantifère bien connu au Congo, est la destination préférée, celle qui donne la liberté et la richesse.

L'espérance moyenne de vie des enfants des rues ne dépasse pas 25 ans, à cause des maladies, des accidents, de la drogue ou de la prostitution. Certains prétendent que *shégué* vient de Che Guevara (Che Gué) car on appelait ainsi les enfants soldats enrôlés dans les maquis de Kabila père. D'autres disent – mais ils se trompent certainement – que *shégué* fait référence à Schengen, l'espace préféré,

mais si difficilement abordable, des candidats migrants.

Certains sont de vrais délinquants, comme ces « fantassins de la violence », les *Kuluna*. La capitale congolaise vit ce phénomène nouveau jamais connu des Kinois auparavant. *Kuluna* peut être traduit littéralement comme « une colonne » (tiré d'un Kikongo archaïque). Effectivement, la réalité cadre bien avec l'explication bien que laconique. Des colonnes entières de jeunes gens s'illustrent au grand jour par des actes du banditisme urbain. Elles recrutent parmi les Shégués. Gangs des quartiers, composés de délinquants amateurs d'arts martiaux, souvent drogués, ces délinquants sèment la terreur et la désolation à Makala et à Limete, brandissant des machettes ou des tessons de bouteilles. D'après la police, ils sont 6000 à Kinshasa, réunis dans environ 300 écuries, autour d'un chef violent entouré de sa « ceinture rapprochée » et de ses fidèles. Pour les filles, les « copines », c'est l'enfer. Certaines servent d'appât et se prostituent à partir de l'âge de 12 ans, après avoir subi le « baptême », un viol collectif dont on imagine avec effroi les raffinements, avec prise forcée de drogue et passage à tabac par les aînés, les *Pumbas*. Médecins du Monde s'est penché sur le parcours de 200 filles. Le bilan est apocalyptique. Les brûlures avec des sachets plastiques fondus ou des lacérations avec des lames de rasoir font souvent partie du rite.

Il ne se passe pas un jour sans que deux bandes de jeunes de rues parallèles du quartier Mombele, Ngaba ou Limete se battent à coups de barres à mine et de branches d'arbre. Les bagarres sont sauvages. Les groupes se font appeler l' « Armée rouge », « Balafa », « B52 », « Italiens »... Ailleurs, s'affrontent dans des combats de rue ou se canardent avec des bouteilles, les gangs « Bagdad », « Câbles », « Pipiyou »...

Un moyen de canaliser cette violence et de la reconvertir en énergie positive réside dans la danse. Les batailles de groupes de danseurs hip hop sur un ring de boxe connaissent un fort engouement dans

les quartiers. Deux groupes de huit jeunes, jean large, ceinture sous le nombril, casquette vissée à l'envers, sont face à face sur un ring. La chorégraphie est simple mais efficace : vrilles, sauts périlleux... sous la musique hachée du rap. Le public est chaud, il applaudit son groupe. Le jury composé d'anciens rappeurs sélectionne sur la base d'une grille de notations préétablies, comme pour un concours de gymnastique. Un beau substitut à la violence. *Kin West side Story*.

Une dizaine d'ONG travaillent pour les enfants des rues. De nombreuses associations s'impliquent dans des activités de plaidoyer et de sensibilisation (sous le slogan : Un enfant n'est pas un sorcier !). D'autres s'investissent dans la prise en charge de Shégués en milieux ouverts ou en centres d'hébergement. Les foyers d'accueil d'enfants abandonnés se sont multipliés dans la capitale : Maison Mazzarello des sœurs salésiennes, Centre Mgr Munzihirwa, Centre Sainte Famille... Le foyer du père Franck Roelants est l'un des plus prisés ; 500 enfants sont reçus par an. L'identification de l'enfant en rupture familiale et l'écoute sont la première démarche. Le dessin est un moyen d'expression libre : la plupart représente une maison, symbole de la sécurité et du besoin de protection. Les enfants sont alphabétisés et reçoivent des cours de menuiserie, de cordonnerie... Certains trouvent aussi des lieux d'hébergement comme le centre PEKAM (*Pema, Kanisa, Bonguana* : recueille-toi, réfléchis, change de vie). L'ONG a ouvert deux centres à Kinshasa pour offrir des repas, une douche, des soins et proposer des séances d'éducation à la santé. Le foyer de jour *Ndako ya Biso* est appuyé par la Communauté du Chemin Neuf. Il offre dans le quartier très pauvre de Makala différents services, une écoute, une douche, un repas, des soins, des jeux et une alphabétisation. En 2009, il a réussi la réinsertion de 450 enfants dans leur famille ; ils sont suivis et les familles reçoivent un soutien sous la forme d'un micro-crédit ou d'une aide au logement, afin d'éviter qu'elle ne rejette l'enfant à la rue.

Certaines expériences d'insertion empruntent d'autres

méthodes avec des résultats probants. A Kinbanseke, une école catholique prête une salle à Save the Children. Une animatrice regroupe deux enfants par quartier, soit au total 26 gamins. Elle leur explique ce qu'ils doivent faire lorsqu'ils retournent dans le quartier pour expliquer les droits des enfants. « *Je suis un enfant membre du Réseau communautaire pour la protection des enfants (RECOPE)* », doit-il annoncer fièrement. Ensuite l'animatrice passe au contenu. Elle présente une saynète jouée par 4 enfants : le père, la mère, le fils et la fille. Le but est de faire comprendre que le père doit envoyer ses enfants à l'école car ils y ont droit. Il faut expliquer qu'il ne doit pas y avoir de discrimination entre garçons et filles. Pour que ces droits soient reconnus, les enfants s'adressent dans l'ordre aux parents, à la famille nucléaire et élargie, au chef de l'avenue, au chef du quartier, au bourgmestre et, de guerre lasse, au Gouverneur. A défaut de cela, ils peuvent demander l'aide de l'Etat qui a signé la Convention des droits de l'enfant. Et si l'Etat manque à ses devoirs, comme cela est probable, les ONG interviennent. Lorsque le jeune bénévole retournera dans son quartier, il reproduira la petite pièce de théâtre, l'agrémentant à sa manière. A Kinshasa et à Mbuji-Mayi, Save the Children a réussi au cours des quatre dernières années à réintégrer environ 8 000 enfants en rupture avec leur famille.

\*\*\*

Que serait devenue Kinshasa, la ville déglinguée, anarchique, imprévisible, exhibitionniste, cruelle, qui a perdu sa voirie, son eau potable, son électricité, ses égouts, sans ses créateurs sortis du chaos urbain ? Les Kinois sont d'authentiques résistants face au chantage quotidien de la mort. A présent qu'ils savent qu'ils seront sans cesse plus nombreux et qu'ils seront bientôt dans la plus grande mégapole d'Afrique, ils attendent que l'Etat exerce enfin sa mission en leur apportant les services publics de base dans un urbanisme maîtrisé. ■

## SOURCES

---

- ❖ Cappelaere, Pierre, Le Congo (RDC), puissance et fragilité, L'Harmattan, 2011.
- ❖ Cros, Marie-France et Misser, François, Le Congo (RDC) de A à Z, Bruxelles, A. Versaille éd. 2010.
- ❖ Fumunzana Muketa, Jacques, Kinshasa d'un quartier à l'autre, Paris, L'harmattan, 2008.
- ❖ Iyeli Katamu, Dieudonné, Proverbes, paraboles et argot dans la chanson congolaise moderne, Paris, L'Harmattan, 2010.
- ❖ Jacquemot, Pierre, « La résistance à la bonne gouvernance dans un Etat africain, réflexions autour du cas congolais (RDC) », Revue Tiers Monde, n°204, décembre 2010.
- ❖ Kalimasi Lombume, Un bus nommé « Kin la Belle », Bruxelles, ed. Mabiki, 2006.
- ❖ Lamazou, Titouan, Congo Kinshasa, Gallimard, 2001.
- ❖ M'bokolo, Elikia, sous la dir., Elections démocratiques en RDC : dynamiques et perspectives, Kinshasa, PNUD, OIF, 2010.
- ❖ Michel, Thierry ; Ndaywel è Nziem, Isidore et Yoka André Lye Mudaba, Congo River, Bruxelles, Renaissance du Livre, Les Films la Passerelle, 2006.
- ❖ Mumbu, Marie-Louise, Samantha à Kinshasa, Bruxelles, Kinshasa, Le Cri Afrique-éditions, 2008.
- ❖ Muting Mutuishayi Modeste (2010), RD Congo, la République des inconscients, Kinshasa, éditions Le Potentiel.
- ❖ N'Goné Fall, sous la dir., Photographies de Kinshasa, Revue Noire 1996.
- ❖ Ndaywel è Nziem, Isidore, Nouvelle histoire du Congo, des origines à la République Démocratique, Le Cri, Afrique éditions, 2008.
- ❖ Saint Moulin de, Léon, Villes et organisation de l'espace en RDC, 2010, L'Harmattan.
- ❖ Tansi, Sony Labou, Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez, Seuil, 1985.
- ❖ Toulhier, Bernard, Lagae Johan et Gemoets Marc, Kinshasa, architecture et paysage urbains, Somogy Editions d'art, « Images du patrimoine »- 262 .
- ❖ Trefon, Théodore, sous la dir. (2009), Réformes au Congo (RDC), attentes et désillusions, Paris, L'Harmattan. 2009.
- ❖ Turine Roger Pierre, Les arts du Congo d'hier à nos jours, La renaissance du Livre, Bruxelles, 2007.
- ❖ Yoka, André Lye Mudaba, Kinshasa : carnets de guerre, Editions universitaires africaines, Kinshasa, 2005.
- ❖ Yoka, André Lye Mudaba, Soleil noir et crépuscules blancs, nouvelle, in « Le camp des innocents », Lansman Editeur/CEC, Carnières-Bruxelles 2006.

## Kinshasa, la mégalopole sans cesse réinventée

PIERRE JACQUEMOT / CHERCHEUR ASSOCIÉ À L'IRIS

email : jacquemot@iris-france.org

LES NOTES DE L'IRIS / NOVEMBRE 2011

### À PROPOS DE L'AUTEUR :

*Pierre Jacquemot est chercheur associé à l'IRIS, spécialiste des questions économiques et politiques africaines.*

*Pierre Jacquemot a été Ambassadeur de France (Kenya, Ghana, RD Congo), directeur du développement au ministère français des Affaires étrangères, chef de mission de coopération (Burkina Faso, Cameroun), après avoir été maître de conférences à l'Université de Paris-Dauphine.*

*Il a publié de nombreux travaux (livres et articles) sur l'économie internationale et l'Afrique subsaharienne. Il conduit plusieurs missions d'expertise pour le compte du ministère de la Coopération, du FMI, de la Banque mondiale et du PNUD.*

*Il est maître de conférences à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris et Distinguished Research Associate du North South Institute d'Ottawa, membre du Comité de rédaction de la revue Afrique contemporaine.*

*Il est diplômé de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris (1970), docteur d'Etat de Sciences Economiques (1971) et d'Economie Appliquée (1978).*

© IRIS

TOUS DROITS RÉSERVÉS

INSTITUT DE RELATIONS INTERNATIONALES ET STRATÉGIQUES

2 bis rue Mercoeur  
75011 PARIS / France

T. + 33 (0) 1 53 27 60 60

F. + 33 (0) 1 53 27 60 70

contact@iris-france.org

www.iris-france.org

www.affaires-strategiques.info